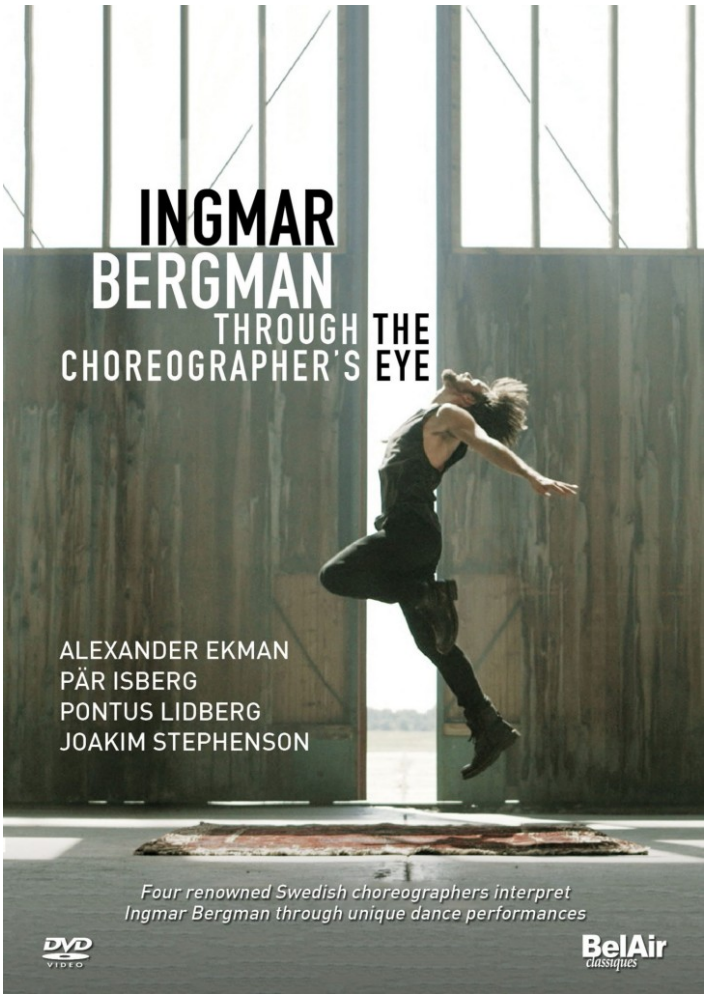
DVD, danse; critique. Ingmar Bergman vu par les chorégraphes Ekman, Lidberg, Isberg, Stephenson – 1 dvd Bel Air classiques



DVD, danse. critique. Ingmar Bergman vu par les chorégraphes Ekman, Lidberg, Isberg, Stephenson – 1 dvd Bel Air classiques – juillet 2016). Pour le centenaire de la naissance du réalisateur **Ingmar Bergman** – l'un des plus grands cinéastes suédois (*Fanny et Alexandre*, *Sarabande*, titre de son dernier film…), l'éditeur Bel Air publie le souvenir d'une création chorégraphique en 4 volets / démarches, lors d'une soirée live de juillet 2016 (pendant la « Semaine Bergman » à Gotland). Chacun des 4 chorégraphes abordent la notion de mouvement et d'ineffable, tels qu'ils ont été traités selon eux dans les films de Bergman. Pour se faire, la nouvelle génération de maîtres à danser, quatre chorégraphes les plus innovants de Suède (**Alexander Ekman, Pontus Lidberg, Pär Isberg** et **Joakim Stephenson**) ont rejoint Farö, non loin de Hammars, lieu de résidence d'Ingmar Bergman. Ainsi se déroulent quatre

séquences dansées traitées à la façon de tableaux cinématographiques, dont les acteurs danseurs renvoient immédiatement à l'imaginaire visuel de Bergman.
Tout l'univers des pensées implicites, des gestes pudiques, toute la chorégraphie cinématographique de Bergman est capturée et comme saisie, transcrite dans le langage des corps en mouvement, à travers les quatre séquences filmées.
La courbe d'un bras, la direction d'un regard… jusqu'à une scène qui convoquent une situation très documentée, et visuellement référencée (comme le couple qui descend d'un avion et semble se séparer puis se retrouver…), tout suggère la vie intérieure ; chaque sentiment, fruit d'une expérience vécue, cachée, et jamais dite ni exprimée. Encore moins partagée. Les 4 chorégraphes réunis ici, accompagnés par les danseurs Jenny Nilson, Nathalie Nordquist, Oscar Salomonsson et Nadja Serllrup, rendent ainsi un hommage à l'esthétisme chorégraphique du réalisateur Ingmar Bergman : les quatre pièces chorégraphiques sont émaillées d'images de Bergmann au travail lui-même sur le corps et la pensée de ses acteurs, de vues des paysages de Farödans leur beauté naturelle et sauvage, énigmatique, éternelle…

En quoi captivent les 4 chorégraphies ainsi filmées ? Nos commentaires critiques :

PENSÉES SUR BERGMAN ET LA DANSE
Chorégraphie et danse : Alexander Ekman
Script : Alexander Ekman / Ingmar Bergman jr.
Musique : Frédéric Chopin, Nocturne n°2 en mi bémol majeur

Le danseur seul paraît dans l'embrasure de la porte du vaste hangar, tapis enroulé sur les épaules ; il tente de rentrer, puis se faufile dans le bon sens. Il se dégourdit les jambes, lance son tapis, le déroule : le solo peut commencer, exaltation du corps en mouvement, souple, extensible, serpentin. Il s'enroule dans le tapis, joue de ses mains percussives en tapant sur le sol. C'est l'échauffement pour que vers 5mn46, quand débute le Nocturne de Chopin, la danse se construit enfin, déployant par le seul langage du corps, un minidrame enivré, exalté, contrasté (cf le visuel de couverture du dvd) ; il s'assit parmi le public, semble entamer une conversation, et prendre à témoin quelque spectatrice amusée, surprise… Alexander Ekman danse sa propre chorégraphie, hymne, exultation d'un corps solitaire qui s'ébat enfin en une course effrénée dans les champs, en plaine nature : libératrice, salvatrice. C'est l'une des plus courtes chorés, de moins de 10 mn.

SAMBAND – BANDE – SARABANDE
Chorégraphie : Pär Isberg
Danseurs : Nadja Sellrup & Oscar Salomonsson
Musique : Johann Sebastian Bach, Suites pour Violoncelle
Soliste : Torleif Thedéen
La caméra de Bergman laisse beaucoup d'espace aux non dits, aux corps en silence, aux regards connotés, intentionnels, aux gestes souples qui disent autre chose que la parole… C'est pourquoi les chorégraphes se sentent si proches de ses cadrages et de ses sujets cinématographiques. Pär Isberg imagine ici deux danseurs, une couple qui arrivent en avion sur l'île de Gotland à Faro, justement : la séquence s'inscrit idéalement dans le hangar à avions où se déroule ce tableau à deux. C'est la plus longue chorégraphie, presque 20 mn. C'est une histoire de couple, séparation puis fusion, et dans la référence aux valises des deux voyageurs, l'idée du départ, de

la séparation / de l'arrivée, des retrouvailles, éternel balancement des cœurs appareillés ; indifférence, décalage, « je t'aime moi non plus, tu m'agaces, mais au fond je t'aime bien »… la partition est troublée, troublante, à l'issue incertaine, d'autant que la suite pour violoncelle de JS Bach, offre une diversité de rythmes qui souligne la fragilité mobile de leur étreinte toujours reportée. L'écriture d'un duo plus classique reprend cependant ses droits, réécrivant tout ce que peut dire et suggérer un couple de danseurs : soit 2 corps enlacés, séparés, affrontés, désaccordés, retrouvés, selon l'idée de l'éternel retour amoureux. Puis, le volet final, sur une nouvelle séquence musicale toujours au violoncelle / JS Bach (distinguons l'excellent instrumentiste Torleif Thedéen), la danse bascule dans le tragique quand survient la voiture d'un petit garçon, vide : soudain, le deuil, le déchirement d'une mort prématurée colore tout le duo, en une succession de gestes souples, suggestifs, d'une pudeur terrassée. A la gravitas de Bach répond la transe endeuillée du couple foudroyé.

UNE PRÉ-ÉTUDE
Chorégraphie et danse : Pontus Lidberg
Musique : Stefan Levin
Voix : Stina Ekblad
Servante : Isabelle Lundberg
Dramaturge : Adrian Silver
Cheval Svie

En moins de 6 mn, le chorégraphe Pontus Lidberg danse sa propre chorégraphie : arrivant puis repartant à dos de cheval. C'est le second solo, après celui d'Alexander Ekman. La figure du danseur dessine une série de magnifiques arabesques suspendues, défis à la pesanteur, échos maîtrisés en miroir avec le corps harmonique du cheval statique au second plan. La musique, planante, définit et souligne la caractère

énigmatique de la séquence, traitée comme une apparition / révélation, d’essence onirique.

ONAPERS
Chorégraphie : Joakim Stephenson
Danseurs : Nathalie Nordquist & Jenny Nilson
Musique : Stefan Levin
Stephenson signe ici le tableau le plus cinématographique dont la réalisation filmée cite manifestement le cinéma de Bergman : travail sur la lumière, plans affleurants, dessinant les corps, visages, la ligne et l’épiderme des mains… C’est une évocation de l’absence / présence, tout ce qui rappelle à chaque individu, la preuve qu’il existe bien au monde et à lui-même. L’autre étant celui ou celle (ici, la 2è danseuse plus jeune), qui renvoie à la première danseuse, la preuve de son essence. Jeu de miroir, le pas de deux qui s’en suit, en chapeau blanc ou en robe noire, évoque cette quête de l’identité et de la présence : « j’existe comment ? » pose comme équation et sujet, la première danseuse assise sur son lit, au début du tableau. La lumière du songe, le soin apporté à l’image et à la fluidité des plans renforce encore l’écriture de Stephenson dans l’évanescence, l’intimité suggérée, la question de l’image et de l’illusion. Qui sont ces deux danseuses ? Quel est leur rapport ? Passé et présent, deux visages d’une même entité… en quête de sa propre unité / identité. En 15 mn, le spectateur oublie tout repère et plonge dans la labyrinthe bergmanien de la psyché humaine. Superbe scène et belle réalisation.

En réunissant aujourd'hui, les meilleurs chorégraphes suédois de la nouvelle génération, parmi les plus inventifs et les plus inspirés, – entre onirisme, exultation, épure et esthétisme, le dvd « Ingmar Bergman through the choregraphers's eye » mérite amplement le **CLIC de CLASSIQUENEWS de mars 2018**. Exaltant essor de la danse en Suède. **Ce dvd essentiel, incontournable**, enrichit considérablement notre connaissance de la scène chorégraphique suédoise actuelle, tout en montrant combien les auteurs contemporains gagnent à relire leur riche patrimoine et aussi à dépasser leur media traditionnel en interrogeant les autres disciplines : ici, les jeunes danseurs chorégraphes revisitent la filmographie de Bergman, tout en renouvelant leur propre écriture, en passant de la danse au cinéma. Beau message, belles échappées.

___

DVD, danse; critique. Ingmar Bergman vu par les chorégraphes Ekman, Lidberg, Isberg, Stephenson – 1 dvd Bel Air classiques – juillet 2016) – En DVD et Blu-ray, le 09 mars 2018 – BONUS : Interviews / making-of (40 min.)

INGMAR BERGMAN VU PAR LES CHORÉGRAPHES [DVD & BLU-RAY]
Un film de Hammars Drama Productions, Stockholm (2016)
Produit par Frederik Stattin, Nordisk Drama & Dokumentär
Producteurs exécutifs : Ingmar Bergman Jr, Marie-Louise Sid-Sylwander

PENSÉES SUR BERGMAN ET LA DANSE

Chorégraphie et danse : Alexander Ekman
Script : Alexander Ekman / Ingmar Bergman jr.
Musique : Frédéric Chopin, Nocturne No. 2 en Mi bémol majeur

UNE PRÉ-ÉTUDE
Chorégraphie et danse : Pontus Lidberg
Musique : Stefan Levin
Voix : Stina Ekblad
Servante : Isabelle Lundberg
Dramaturge : Adrian Silver
Cheval Svie

SAMBAND – BANDE – SARABANDE
Chorégraphie : Pär Isberg
Danseurs : Nadja Sellrup & Oscar Salomonsson
Musique : Johann Sebastian Bach, Suites pour Violoncelle
Soliste : Torleif Thedéen
ONAPERS
Chorégraphie : Joakim Stephenson
Danseurs : Nathalie Nordquist & Jenny Nilson
Musique : Stefan Levin

FICHE TECHNIQUE
Enregistrement HD : Hangar de Bunge, Farösund, Gotland | 07/2016Date de parution : 09 mars 2018
Distribution : Outhere Distribution France

1 DVDRéférence : BAC149
Code-barre : 3760115301498
Livret : FR / ANGDurée : 92 min.
Film : 52 min.
Bonus : 40 min.
Sous-titres : FR / ANG / JAP / KOR
Image : Couleur, 16/9, NTSC
Son : PCM 2.0
Code région : 0

1 BLU-RAYRéférence : BAC449

Code-barre : 3760115304499
Livret : FR / ANG□Durée : 92 min.
Film : 52 min.
Bonus : 40 min.
Sous-titres : FR / ANG / JAP / KOR
Image : Couleur, 16/9, Full HD
Son : PCM 2.0
Code région : A, B, C

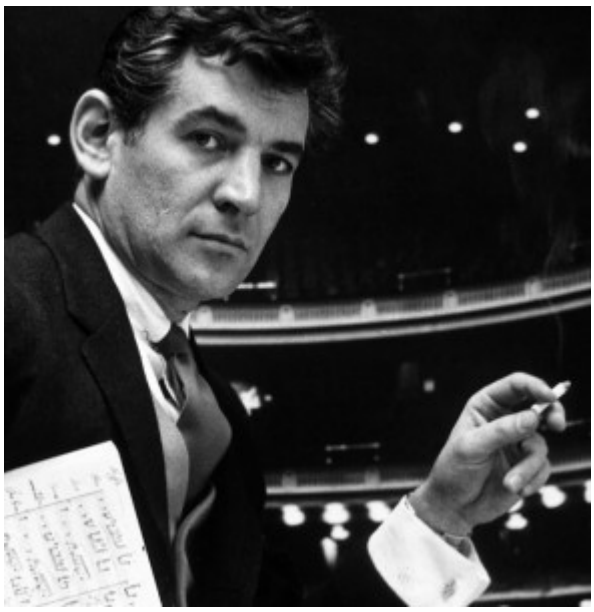
CD coffret, événement, présentation. LEONARD BERNSTEIN : Complete recordings on Deutsche Grammophon & Decca (122 cd, dvd)



CD coffret, événement, présentation. LEONARD BERNSTEIN : Complete recordings on Deutsche Grammophon & Decca (122 cd, 36 dvd). Présentation critique. Voici avant notre série de volets critiques sur **ce coffret événement, pilier et référence de l'année du Centenaire Bersntein 2018**, une sélection de réalisations incontournables à connaître et réécouter régulièrement… **Beethoven, Brahms, Schumann**, (sans omettre **Haydn et Mozart** que nous ne citons pas ici mais tout autant « formateurs » dans l'approche du chef Bernstein), aussi **Malher, Sibelius, Tchaikovski**, Bernstein fut un chef gourmand et gourmet. Pour lui-même aussi car le coffret réunit plusieurs lectures d'une orthodoxie irrésistible : le compositeur dirigeant **ses propres symphonies, ballets et opéras** (West Side Story, Candide…) ; pour les autres, **Puccini (Bohème), Wagner (Tristan), Beethoven (Fidelio)…** Bernstein fut aussi un grand chef lyrique, animé / habité par le souffle symphonique, en architecte et en coloriste.

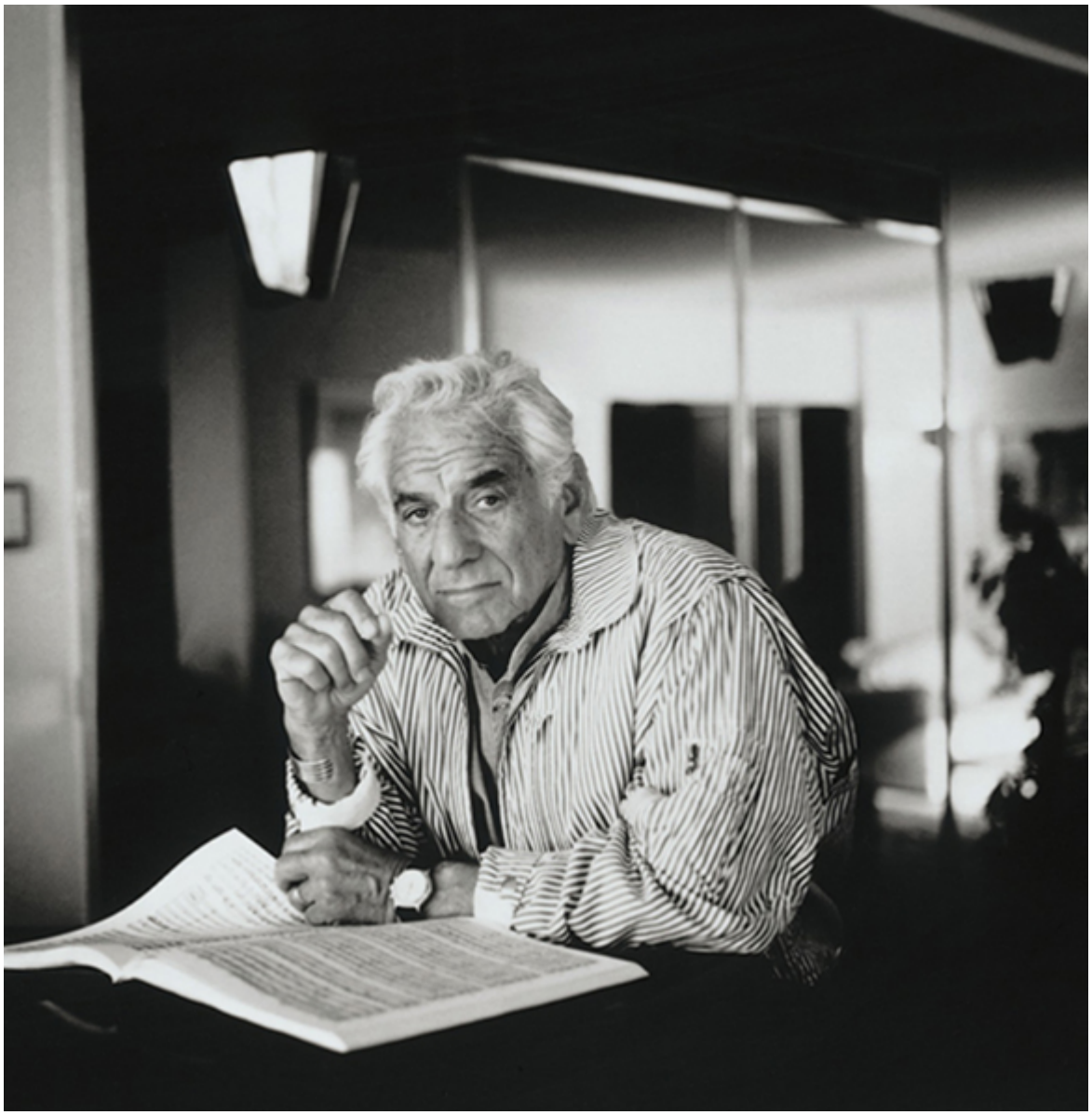
La somme discographique du chef compositeur ainsi réunie par Deutsche Grammophon et Decca est somptueuse et passionnante à maints égards. Ici sont récapitulés les grands cycles interprétatifs du maestro américain, avec les orchestres qu'il aura marqué de son empreinte amoureuse et fraternelle.
D'abord **le cycle Beethoven** avec le **WIENER PHILHARMONIKER** (les Symphonies enregistrées à Vienne en 1978, et 1979 pour la 9è), sans omettre les Concertos pour piano avec Zimerman (1989, – avec le recul, pas vraiment convaincants) ; ni surtout, Fidelio (1978 avec Fisher Dieskau, Sotin, Kollo, Gundula

Janowitz et Lucia Popp), enfin la Missa Solemnis (Moser, Schwarz, Kollo, Moll, Royal Concertgebouw Orchestra, 1978).



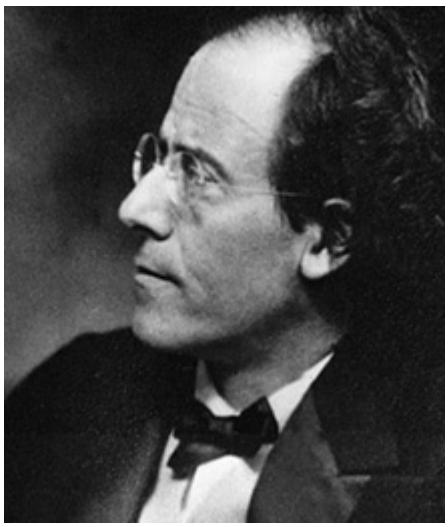
BERNSTEIN par BERNSTEIN. On ne saurait bouder notre plaisir ici, comment être plus royaliste que le roi ? Ainsi le coffret rétablit l'ampleur d'une écriture polymorphe, généreuse, intese et expressive dans les Symphonies N°1 « Jeremiah » (1986), n°2 « Anxiety » (1977), n°3 « Kaddish » (même année 1977) avec l' **ISRAEL Philharmonic Orchestra**, réflexion sur son identité juive ; sans omettre la musique des ballets (Fancy Free, Dybbuk), ni le cycle poétique pour orchestre et 6 solistes « SONGFEST » (National Symphony Orchestra, nov et déc 1977). Parmi les incontournables, joyaux anthologiques : citons encore, les danses de West Side Story (Los Angeles Philh., 1982), le Concerto for Orchestra « Jubilee Games » (Israel Philh. orch, 1989), les opéras : Candide (London Symphony Orch, 1989), West Side Story (version avec chanteurs lyriques dont Kanawa, Troyanos, Carreras… New York, 1984), ou A quiet place (Vienne, 1986 / ORF Symph Orch).

Chef symphonique et lyrique, pédagogue et interprète de ses propres oeuvres :
La légende Leonard Bernstein



Après Beethoven, même cycle à connaître chez **Brahms : les 4 Symphonies** (Wiener Philharmoniker, 1981/1982).
Défenseur de **la musique symphonique américaine**, Bernstein enregistre tout un cycle dédié à **COPLAND** (Symphonie n°3, New York Philh, 1985).
Parmi les auteurs qu'il a abordé avec une verve amoureuse : **DEBUSSY** (Images, Prélude à l'après midi d'un faune, La mer, Orch Accademia Santa Cecilia, Rome, 1989) ; Symphonie de

Franck et Symphonie n°3 de Roussel (Orch Nat de France, 1981).



GUSTAV MAHLER est certainement le compositeur qui cristallise toutes les ambitions, les aspirations intimes, et le creuset de l'identité (juive) de Bernstein : lui aussi, comme Gustav… juif, compositeur et chef. **Le cycle entier des 10 Symphonies est un monument et le pilier du coffret** : majoritairement enregistré en 1987 / 1988 avec le **Concertgebouw Amsterdam** (1, 4, 9), les **Wiener Philh**. (5, 6) et le **NY Philh.** (2, 3, 7), auxquels se joignent des réalisations antérieures dont la fameuse 8è « des mille », Wiener, live octobre 1974), la 9è (**Berliner Philh**. de 1979), l'éblouissant **Das Lied von der Erd**e d'avril 1966, version masculine avec les deux solistes James King et Dietrich Fisher-Dieskau (Wiener Philh)… Bernstein complètera encore son cycle Mahler, avec deux cycles plus tardifs dédiés aux lieder orchestraux (**Lieder nach Gedichten aus des Knaben Wunderhorn**, Lucia Popp, Andreas Schmidt, Concertgebouw Amsterdam, oct 1987), puis le plus récent, associant **Lieder eines fahrenden Gesellen, Kindertotenlider, Rückert-lieder,** avec le jeune **Thomas Hampson**, déjà diseur halluciné et orfèvre (Wiener Philharmoniker, 1985, 1990, 1991). Must absolu. Le coffret DG / DECCA permet de retrouver aussi les Symphonies en dvd. Le réalisateur **Leo Kirch (Unitel)**, alors fâché avec Karajan, souhaitant réaliser avec Bernstein, un grand cycle filmé, qu'il n'avait pu produire avec le chef allemand, produit ici un legs vidéo inestimable.

Autres cycles à connaître et posséder absolument, sous la direction habitée d'un Bernstein flamboyant : les Symphonies de **Schumann** (Wiener Philh. 1984, 1985) ; les **Chostakovitch** : Symphonies 1 et 7 (avec le Chicago Symphony Orch, 1988), 6 et 9 avec les Wiener Philh. 1985, 1986 ; les **Sibelius** (1, 2, 5 et 7, Wiener Philharmoniker, 1986-1990) ; surtout les **TCHAIKOVSKI** dont l'intériorité, la pudeur inquiète saisissent : 4, 6 et 6 (New York Philharmonic, 1989 et 1986).
Parmi les opéras de cette intégrale discographiques, on distingue nettement **La Bohème de Puccini** (pour la finitiondes arrières plans orchestraux, Santa Cecilia, Rome, 1987), **Tristan et Isolde de Wagner** (Peter Hofman, Behrens, Sotin, Minton, SymphOrch Bayerischen Rundfunks, 1981).
1 cd osé, risqué mais convaincant ? sans hésiter : Le **Richard Strauss album** : danse et scène finale de Salomé, mélodies orchestrales, avec **Montserrat Caballé** et l'Orchestre national de France, mai 1977 : l'orchestre national à son meilleur).

Le coffret ajoute au legs opus Deutsche Grammophon, un cycle de bandes Decca, regroupant dans une cohésion passionnante, les enregistrements réalisés au States en 1953 (« **The 1953 American Decca recordings** ») : avec le New York Stadium symphony orchestra, mentionnons entre autres gravures où souffle une ambition organique : la 9 de Dvorak, la 2è de Schumann, la 4è de Brahms, la 6 de Tchaikovski… chaque partition étant ensuite le sujet d'une analyse audio, écrite par le maestro qui fut un étonnant pédagogue.

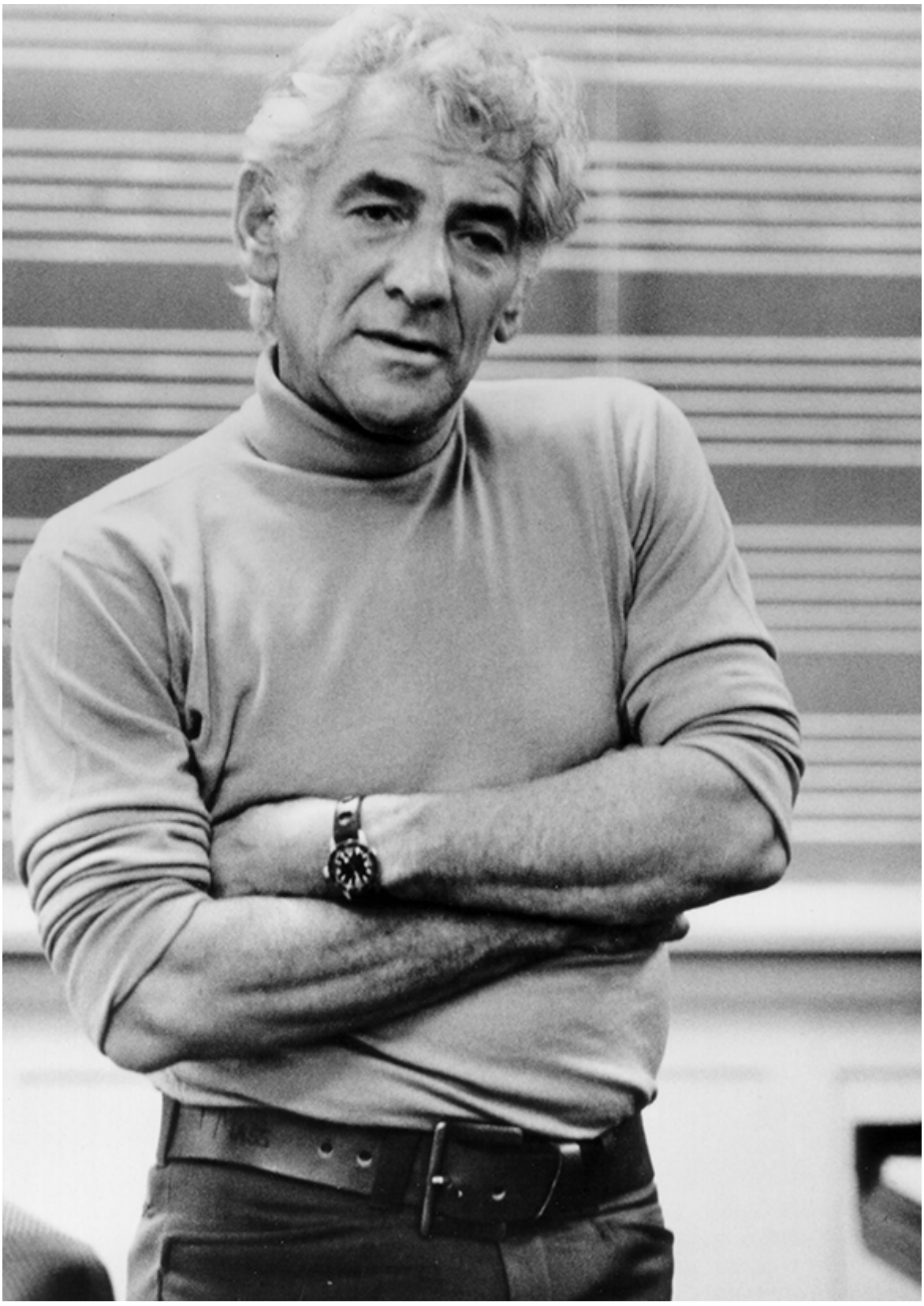


Côté DVD : avant tous ses confrères, Bernstein sut comprendre l'enjeu et le bénéfice de filmer ses concerts ; il partageait ce souci de mémoire, mais avec un temps d'avance car l'Américain préférait la fièvre voire la transe du live / direct, plutôt que le perfectionnisme statique d'un Karajan. Aujourd'hui que l'on soit pour l'un ou l'autre, force est de constater la pertinence de leur approche respective… toutes les deux accessibles grâce à … la Deutsche Grammophon. Ainsi le coffret Leonard Bernstein DG / DECCA regroupe en complément de l'audio des 121 cd, le complément fort utile voire impressionnant du Bersntein visuel, dont la présence et le charisme demeurent très photogénique : le profil d'empereur romain, pilotant ses troupes avec une tendresse sincère, amoureuse, gourmande se lit à l'image et renforce la terrible séduction du maestro : voir ici tout le cycle Beethoven, les symphonies certes (avec Gwyneth Jones dans la 9è, Vienne, 1979), avec Edda Moser dans **La Missa Solemnis** de 1978 ; distinguons aussi Fidelio (Vienne, 1978) ; **Candide** (LSO, dec 1989) ; **La Création / Die Schöpfung de Haydn** (juin 1986) ; et bien sûr tout **le cycle Gustav Mahler**, véritable monument anthologique où sous la baguette hallucinée de Bernstein, perce l'éclat des solistes associées : Janet Baker (n°2), Christa Ludwig (3), Edith Mathis (4), surtout l'odyssée spectaculaire viennoise d'août et septembre 1975, avec entre autres Edda Moser, Judith Blegen, Agnes Baltsa, Kenneth Riegel, Hermann Prey, José Van Dam (3 d'entre eux se trouveront pour les mêmes enjeux filmographiques chez Losey pour le Don Giovanni légendaire de 1979 : Moser, Riegel, Van Dam…). Voir Bernstein diriger, c'est éprouver et vivre la musique avec lui, et son orchestre, ses solistes : ainsi, autres joyaux de ce cycle dvd époustouflant : répétitions (Mahler 5, 9, 1971, 1972) ; le programme télévisuel à vertu pédagogique (**The Little Drummer boy, Le petit tambour** :

immersion toute en finesse dans l'univers de … son cher Gustav Mahler, filmé à Tel Aviv, Vienne ; les Symphonies 4 et 5 de Tchaikovsky ; sans omettre, le choc que suscita en 1984, l'enregistrement du musical West Side Story, avec des stars du chant lyrique : Kanawa, Carreras, Troyanos… Voir et écouter Bernstein diriger sa propre comédie musicale de 1957, presque 30 ans après, avec le même soin q'une production lyrique du répertoire, demeure saisissant. Un auteur se surprend à être ému par sa propre création… qu'il semble redécouvrir dans une lecture lyrique classique. Immense réalisation par le film. Le docu a depuis gagné ses lettres de noblesse et galons de film anthologique. A raisons. Must absolu (DVD 34, « **the making of West side story », 1984**).

_____

LEONARD BERNSTEIN : Complete recordings on Deutsche Grammophon & Decca : 121 cd – 36 dvd – 1 blu-ray audio (intégrale des Symphonies de Beethoven, live recordings 1977 – 1979). A venir dans le mag cd dvd livres de CLASSIQUENEWS, 3 volets critiques proposant une analyse détaillée du coffret LEONARD BERNSTEIN DG / DECCA – Centenaire Bernstein 2018



LIRE aussi notre **dossier spécial Leonard BERNSTEIN centenaire**

[2018]

OPERA CONTEMPORAIN : ONLY THE SOUND REMAINS (Saariaho, 2016)



OPERA contemporain. SAARIAHO : ONLY SOUND REMAINS. En dvd et sur la scène parisienne de l'Opéra Garnier (création française du au 2018), le dernier opéra de la compositrice finlandaise, résidente en France, **Kaija Saariaho** s'offre au public français en ce début d'année. Occasion exceptionnelle de goûter voire se délecter d'une écriture contemporaine qui demeure totalement audible du grand public, cultivant la suggestion et l'onirisme plutôt que la démonstration tapageuse. Lors de nos divers reportage dédié au dernier festival Présences de Radio France dont Kaija Saariaho était la figure fédératrice (**février 2017 : reportage vidéo Festival Présences / Kaija Saariaho**), la compositrice livrait déjà quelques clés sur son nouvel opéra **Only sound remains** (seul le son demeure…) ; déjà elle soulignait l'importance du Kandele, sorte de luth à cordes pincées spécifiquement finnois, qui offre une résonnance particulière à l'ouvrage, en particulier dans son premier volet (puisque la partition est composé en diptyque, de deux épisodes (2 séquences inspirées du théâtre Nô / 2 Noh plays) très distincts sur le plan narratif, même si leurs univers respectifs sont semblablement suggestifs entre le rêve et la réalité). Ainsi dans le premier

volet intitulé « Always strongs », le kantele (joué par la musicienne finlandaise Eija Kankaanranta) évoque concrètement le luth (appelé Montagne bleue) que jouait Tsunemasa quand il était au service de l'Empereur.

REPORTAGE VIDEO Présences / Kaija Saariaho 10 – 19 février 2017 :
http://www.classiquenews.com/video-reportage-festival-presences-2017-kaija-saariaho-un-portrait-10-19-fevrier-2017-concert-1-je-devoile-ma-voix/

LE NOUVEL OPERA DE KAIJA SAARIAHO
Théâtre d'ombres et de murmures : le Fantastique réinventé



De notre point de vue c'est bien le premier volet en effet qui met en scène le luth finnois traditionnel ou Kandele, qui reste le point le plus abouti d'un opéra qui incarne aussi une esthétique scénique et théâtrale propre, proche de Britten, en résonance parfaite avec le caractère du théâtre Nô japonais :

théâtre purement fantastique, entre songe et hallucination, où le jeu d'ombres, la forme évanescente et les apparitions structurent un spectacle qui pose la question fondamentale du sens de toute forme. Dans « Always strong », Kaija Saariaho semble traiter la problématique du souvenir, sa réitération et sa mise en forme, vécues comme un surgissement qui trouble et bouleverse l'espace du réel. C'est bien tout l'enjeu de l'espace scénique du premier volet « Always strong », où les deux seuls « acteurs chanteurs » qui paraissent, semblent se dérober, s'affronter entre deux mondes séparés, avant de s'unir en un baiser, point dramatique qui conserve cependant tout le mystère présent depuis le début. L'orchestration est sombre et transparent, à la fois spectral, raffiné sur le plan des timbres associés (violon, flûte et donc kandale) quand le prêtre Giokei invoque l'esprit du joueur de luth à la cour de l'Empereur : aussitôt surgit comme une ombre flottante et de plus en plus présente, et incarné, le spectre de Tsunemasa. Musique de murmures et d'ombres, travail spécifique sur l'épaisseur du souvenir, écriture en ondes et en résonnance (« la pellicule du rêve »), la musique de Kaija Saariaho cultive la force onirique de la musique, sa concentration imaginaire à faire surgir la réalité du songe.

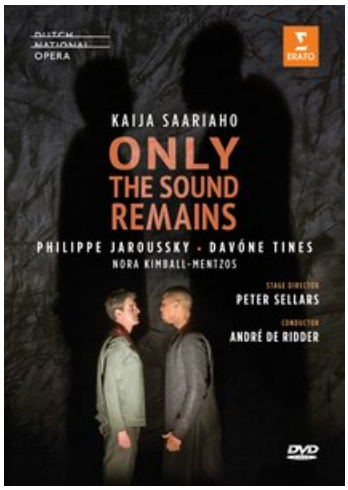


En prêtre inquiet et tiraillé de plus en plus fragilisé, **le baryton Davone Tines** captive par son sens du chant timbré, juste, dramatiquement très précis, tandis que le contre-ténor **Philippe Jaroussky** fait un spectre glaçant à souhait, d'une irréalité souvent diabolique, parfaitement étrange en ses sonorités gutturales qui n'accrochent aucune consonnes. L'esthétique ne cesse de nous

séduire et de nous envoûter. D’autant qu’aux sujets déjà identifiés dans cet opéra essentiellement allusif (qui peut être aussi très violent et puissant : quand le spectre prend véritablement possession du gardien qui l’invoque), se joignent de nouvelles thématiques dont celle tout autant centrale et clé dans une œuvre décidément passionnante : la mise en forme et l’incarnation même du verbe. « Always strong » aborde la question du son quand il devient musique et sens (à travers le spectre qui s’incarne), et à travers le motif même de l’apparition, est abordée avec beaucoup d’élégance comme de pudeur, la question parallèle de l’incarnation et de la représentation, aux origines mêmes de la peinture : l’art pictural est né d’un profil dont l’ombre était projeté sur le mur de la caverne primordial. Art de la ligne maîtrisé, dont Kaija Saariaho en maîtresse absolue des sons, fait une épiphanie magique et incantatoire, à la fois rite de transformation et transe énigmatique. ONLY THE SOUND REMAINS pourrait bien être un sommet lyrique contemporain, qui réconcilie le grand public avec la forme actuelle de l’écriture lyrique, cultivant les qualités premières et attendues de la musique : la séduction sonore et la force onirique de ses tableaux visuels. MAGISTRAL.

_____

ONLY THE SOUND REMAINS de Kaija Saariaho



DVD Erato : captation de la création mondiale à l'Opéra national hollandais, Amsterdam, mars 2016. Opéra diptyque d'après le Théâtre Nô : 1, Always strong / Tsunemasa – 2, Feather Mantle / Hagoromo. Avec Philippe Jaroussky (le spectre / Spirit), Davone Tines (le gardien / Priest) – les mêmes, respectivement dans le volet 2 : l'ange / Tennin, angel, et le pêcheur / Fisherman. Dance Nora Kimball Mentzos, Dudok Quartet, Nederlands Kamerkoor. Mise en scène : Peter Sellars. André de Ridder, direction musicale. **CLIC de CLASSIQUENEWS** de janvier 2018.

_____

Création française, PARIS, Palais Garnier, du 23 janvier au 7 février 2018. Réservations : https://www.operadeparis.fr/en/season-17-18/opera/only-the-sound-remains

DVD, compte rendu critique. DEBUSSY : Pelléas et Mélisande : Mauillon, Pascal, Lazar (2016, 1 dvd Bel Air classiques)



DVD, compte rendu critique. DEBUSSY : Pelléas et Mélisande : Mauillon, Pascal, Lazar (2016, 1 dvd Bel Air classiques). Pelléas suédois ou français ? En mai 2016, l'Opéra de Malmö (Suède) invite une distribution majoritairement francophone pour chanter, donc ciseler la langue de Debussy et respecter les milles scintillements sonores de la poésie de Maeterlinck. Voilà pourquoi, les chanteurs qui ne maîtrisent pas naturellement la souplesse feutrée du français (et ses diphtongues nasalisées), pêchent par exercice phonétique, voire exécution sommaire, plutôt qu'articulation naturelle et expressive : toute la portée sémantique trouble de l'opéra Pelléas leur échappe. C'est malheureusement le cas de Geneviève et Arkel, si peu préoccupé par l'énoncé qui les engage pourtant (respectivement la suédoise Emma Lyrén et le baryton-basse américain Stephen Bronk).

Sans être immédiatement lisible, la mise en scène joue le décalage rétrospectif, chronologique, citant parfois avec trop d'insistance (dans les costumes et pantalons à pattes d'éph…), nos chères années 70. Couleurs passées, coupes larges, … mine improbable… de jeune rebelle : ainsi Yniold, plus exposé que

de coutume, paraît avec l'aplomb sûr et convaincant que lui confère l'abattage maîtrisé de Julie Mathevet ; la Mélisande de Jenny Daviet, naturelle et presque angélique, – à notre goût trop lisse, pas assez Lulu ni vénéneuse magicienne (cf. la pièce de Maeterlinck), reste en deçà du personnage énigmatique, et ses multiples mystères. Son caractère rien que tendre et lumineux est un parti assumé ; au risque d'une certaine réduction du caractère.
Plus ambigu, et donc fraternel, proche de nous, le Golaud, en rien nerveux, agressif, brutal voire bestial de **Laurent Alvaro**. Même dans la scène de violence explicite à l'endroit de son épouse (acte IV, la tirant même par les cheveux), ce Golaud, maîtrisé, intérieur, impose une intériorité qu'avant lui, un José Van Dam avait su ciseler. Du grand art.
Même séduction immédiate et cohérence poétique pour le Pelléas de Marc Mauillon, dont l'émission double, de baryténor, souligne ce naturel inquiétant, cette âme à la fois mûre et juvénile dont le chant clair et naturel, se pare avec une rare intelligence. Rien de neutre ou de trop lisse dans cette vocalité presque parlée. Idéale conception du chant et du style qui réalise ce verbe purement énigmatique de Debussy. Comme la conception très, (trop) lumineuse de Mélisande, la tenue de l'orchestre sous la direction du chef français lui aussi, **Maxime Pascal soigne la clarté et la précision** au détriment du trouble symboliste, pourtant bien présent et d'une puissance poétique si forte, dans la partition. De sorte que malgré le Pelléas de Mauillon, lui tout à fait riche, complexe, profond, la lecture nous paraît trop « textuelle » et pas assez organiquement ambiguë. Production cependant intéressante.

_____

DVD, compte rendu, critique. DEBUSSY : Pelléas et Mélisande. Marc Mauillon, Laurent Alvaro… Maxime Pascal / Benjamin Lazar – Malmö, mai 2016 (2 dvd Bel Air classiques).
https://belairclassiques.com/film/debussy-pelleas-melisande-la

zar-pascal-mauillon-daviet-dvd-blu-ray

_____

DEBUSSY : PELLÉAS ET MÉLISANDE [DVD & BLU-RAY]
Drame lyrique en cinq actes (1902)
Musique : Claude Debussy (1862-1918)
Livret : Maurice Maeterlinck d'après sa pièce éponyme

Pelléas : Marc Mauillon
Mélisande : Jenny Daviet
Golaud : Laurent Alvaro
Arkel : Stephen Bronk
Geneviève : Emma Lyren
Yniold : Julie Mathevet
Médecin, Berger : Stefano Olcese
Orchestre et Chœurs de l'Opéra de Malmö

Direction musicale : Maxime Pascal
Mise en scène : Benjamin Lazar

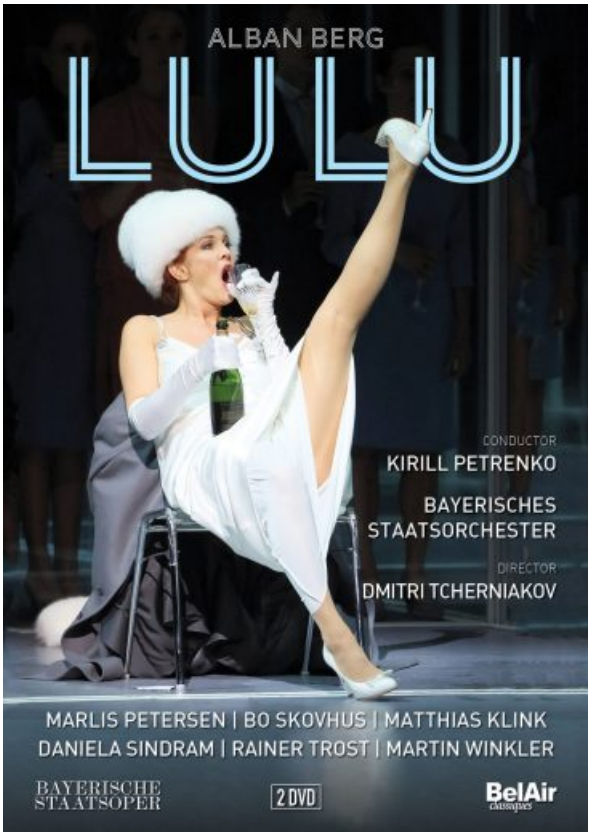
FICHE TECHNIQUE
Enregistrement HD : Opéra de Malmö | 05/2016 Réalisation : Corentin Leconte
Date de parution : 24 novembre 2017
Distribution : Outhere Distribution France

2 DVD Référence : BAC611
Code-barre : 3760115301443
Durée : 170 min.
Livret : FR / ANG / ALL
Sous-titres : FR / ANG / ALL / SPA / JAP / KOR
Image : Couleur, 16/9, NTSC
Son : PCM 2.0, Dolby Digital 5.1
Code région : 0

1 BLU-RAY Reference : BAC544
Code-barre : 3760115305441
Durée : 170 min.

Livret : FR / ANG / ALL
Sous-titres : FR / ANG / ALL / SPA / JAP / KOR
Image : Couleur, 16/9, Full HD
Son : PCM 2.0, DTS HD Master audio 5.1
Code région : A, B, C

DVD, compte rendu critique. LULU de BERG. Tcherniakov, Petrenko (Munich, mai 2015 – 1 dvd BelAir classiques).



DVD, compte rendu critique. LULU de BERG. Tcherniakov, Petrenko (Munich, mai 2015 – 1 dvd BelAir classiques). **Dmitri Tcherniakov et Kirill Petrenko : l'affiche est prometteuse**. D'auant qu'en 2015, le talent du metteur en scène russe en encore réelle et intact, pas encore embrouillé dans de pseudo options théâtrales décapantes mais défigurantes. Voir ses récents Don Giovanni puis Carmen à Aix : deux ratages complet sur le plan du temps musical et de la cohérence visuelle. Quand Berg en 1935 s'intéresse au mythe de Lulu (après le film de Papst de 1929 où se fixe la figure inoubliable de Louise Brooks) selon le texte de Wedekind de 1913, il en découle un opéra inachevé

(les 3 actes seront restitués en continuité par Boulez en 1979) ; incomplet mais totalement fascinant, par son étrangeté même, et un univers onirique, cauchemardesque, surréaliste et pourtant d'une exceptionnelle justesse dans le portrait qu'il brosse des individus et de l'âme humaine en général.

BERG version Tcherniakov : une Lulu plus théâtrale et labyrinthique que vocale et lyrique

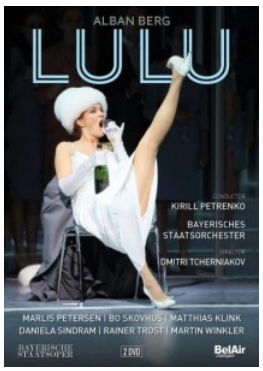
Berg s'ouvre aux multiples perspectives que présente le texte originel : obsession sexuelles, manipulation, séduction sadique donc emprise masochiste, faux semblants, … le tous dans un cadre circassien, où la référence au cirque et la femme, créature centrale de l'action, présentée comme une bête sidérante, fascinante, détestable, renvoie au théâtre du monde en général, la scène comme synthèse de la société, et les relations qui s'y déroulent, miroirs de notre propre turpitude ordinaire. Au demeurant, Lulu, femme animal, vénale et bourreau avant d'être immolée à son tour, est un clown fantastique et dérisoire, la semblable des figures peintes par Toulouse-Lautrec, mi allégories humaines, mi prostituées, attachées au service d'un puissant.
Tcherniakov prend l'histoire à la lettre, comme celle d'une descente aux enfers. Au centre de sa vision étouffante mais révélatrice, – théâtre clinique détaillé au scalpel, un palais des miroirs, – comme dans un parc forain, où l'illusion et les reflets démultipliés perdent chacun des individus qui s'y trouvent. Qui s'y rencontrent et s'aimantent en une sexualité qui ne peut être que sauvage, destructrice. Ici règne l'intérêt, la manipulation, la domination… donc l'inhumanité. Tcherniakov depuis l'admirable (et première mise en scène lyrique, du moins l'une de ses premières que nous ayons vues… et appréciées), Eugène Onéguine, souligne ce qui isole, désocialise, déstructure chaque individu. Onéguine comme

Tatiana, dans leur solitude impuissante, étaient des décalés, non intégrés, des erreurs sociales, vouées au malheur. Ainsi pour Tcherniakov, Lulu étant un fantasme, une ombre en représentation, n'ayant une consistance que dans la projection fantasmatique qu'elle suscite chez chacune de ses victimes voyeuses (hommes ou femmes), surgit comme une idée incarnée et non pas une héroïne à proprement parler. Tous se frottent à leur idôle, en pure perte, vainement, cherchant à vaincre un mal qui les concernent intimement, et qui les rongent de l'intérieur. Dans ce théâtre où la raison est cruellement absente, perce la vacuité tragique et violente d'existences dénués de conscience : chacun n'analysant rien de l'autre ou de sa vie propre, demeure la prie de ses pulsions les plus primaires : puissance, sexe, domination. Ainsi face à Lulu séductrice, prédatrice, manipulatrice meurent ceux qui ne l'ont pas bien comprise : le peintre, le docteur Schön… le fils de ce dernier Alwa, complètement sacrifié à ce rituel collectif de prédation. En réalité ce que la musique nous donne à écouter et à voir, c'est le théâtre de l'inhumanité dévoilée. Berg désigne en l'homme sa part diabolique, perverse, maudite où défile un bestiaire d'êtres ignobles. Dans ce défilé abject, se détache le profil de la Geschwitz, – une décalée elle aussi, totalement hypnotisée par Lulu… mais à l'inverse de beaucoup de production, plutôt jeune (très juste Daniela Sindram; pour elle, la dernière étreinte avec Lulu). Dans ce palais de verre,- miroirs des obscénités et des voyeurs, Tcherniakov rétablit la place du théâtre à l'opéra, soulignant tout ce qu'a de glaçant et de terrifiant, chaque situation dans le rapport entre les êtres. Tout converge en définitive vers le cynisme saisissant du IIIè acte, où la figure de Lulu, totalement déshumanisée, comme dévitalisée de toute substance humaine, erre et se place comme absente à elle-même, poupée pantin, qui se prostitue et meurt sous les coups de lame de Jack l'Eventreur : la scène s'inscrit entre réalité, fantasme, cauchemar. Une descente aux enfers. Mais ici comme à son habitude, Tcherniakov réécrit la fin et c'est Lulu elle même qui se plante le couteau, décidant elle même de

l’heure et des conditions de sa mort.
Au théâtre glaçant de Tcherniakov, Kirill Petrenko dessine, cisèle une partition en teintes millimétrées, vrai travail de chambrisme intérieur dont le volume idéalement nuancé et mesuré rétablit le chant introspectif de Lulu. La direction captive d’un bout à l’autre par son sens du détail, des atmosphères, vrai labyrinthe et mosaique de sons mêlés, formant un tissu scintillant qui garde cependant son mystère.
Sur scène, le cast joue le jeu du théâtre. Tous les seconds rôles s’incarnent avec justesse : Christian Rieger (Medizinalrat, Bankier, Professor) Heike Grötzinger, Christof Stephinger, Rachael Wilson (Gymnasiast, Groom), mais aussi l’ex ténor mozartien en vue, Rainer Trost (le peintre, le nègre) comme l’Alwa de Matthias Klink, figure convaincante elle aussi, même si l’artiste est plus acteur que chanteur. Avec Bo Skhovus, les limites comme les qualités de cette production, se précisent nettement : l’acteur est présent, indiscutablement, mais le chanteur heurte les oreilles, la faute à une voix usée, parfois totalement absente. La question est donc : chez Berg, qu’est ce qui prime, chant ou théâtre ? … Les deux, nous sommes bien d’accord. Son Schön bouillonne d’humanité et de sentiments explicites (quand ses prédécesseurs préféraient la pose glaciale et distante). Plus créature et bête sexuée que jeune femme attachante, **la Lulu de Marlis Petersen** affirme une évidente compréhension du personnage, avec d’autant plus de conviction que la soprano rétablit à égale importance, le chant et le jeu théâtral. Elle a de toute évidence répondu au travail de Tcherniakov qui manifestement préfère le jeu dramatique aux possibilités de la coloratoure. Donc la scène plutôt que l’ivresse sonore : pas surprenant de la part d’un metteur en scène et homme de théâtre. Pourtant la voix présente de nettes distorsions surtout dans la dernière partie – où la chanteuse doit autant parler, jouer que chanter. La soliste n’a pas la finesse du chef et c’est bien dommage. Pas sûr dans ce cas que Petersen égale l’intelligence crédible et le trouble persistant de ses consoeurs plus lointaines (Stratas ou Schaefer…), ou de la

plus récente Petibon, vraie incarnation entre chant et théâtre.

_____-



DVD, compte rendu critique. BERG (1885-1935) : LULU. Munich, Bayerische Staatsoper, mai 2015 (2 DVD BelAir classiques). Opéra en trois actes, livret du compositeur d'après Frank Wedekind. Dmitri Tcherniakov, mis en scène. Marlis Petersen (Lulu) ; Daniela Sindram (Gräfin Geschwitz) ; Rachael Wilson (Ein Gymnasiast, Ein Groom…) ; Christian Rieger (Professor) ; Rainer Trost (Der Maler, Ein Neger) ; Bo Skovhus (Dr. Schön, Jack the Ripper) ; Matthias Klink (Alwa) ; Martin Winkler (ein Tierbändiger, …) ; Pavlo Hunka (Schigolch) ; Wolfgang Ablinger-Sperrhacke (Der Prinz, Der Kammerdiener, Der Marquis)… Bayerische Staatsorchester / Orchestre de l'Opéra d'État de Bavière. Kirill Petrenko, direction.

DVD, compte rendu. DONIZETTI : La Favorite. Elina Garanca, K M Chichon (2 dvd Deutsche Grammophon)



DVD, compte rendu. DONIZETTI : La Favorite. Elina Garanca, K M Chichon (2 dvd Deutsche Grammophon). MUNICH, novembre 2016. « La Garanca » chante **La Favorite de Donizetti…** dans une production globalement satisfaisante. L'Opéra bavarois à Munich, sous la direction de Nikolaus Bachler confirme une nette préférence pour les italiens romantiques à Paris, bientôt *Semiramide* de Rossini et pour l'heure fin 2016, cette Favorite de Donizetti, épisode réaliste, expressif de la veine belcantiste, romantique et française. La mise en scène d'**Amélie Niermeyer** se sort d'une intrigue à raisons épinglée, artificielle voire maladroite : on y perçoit très clairement l'agressivité permanente de Balthazar (trop raide **Mika Kares**) pour Leonor(a) de Guzman, héroïne centrale de la pièce lyrique, être tiraillé, éprouvé, qui souffre dans un monde qui ne la comprend pas et la rejette toujours. En français (souvent inintelligible), **Elīna Garanča** étonne par son phrasé naturel et sa profondeur de vraie grande actrice, de surcroît affublée de couleurs vocales de grande séduction. D'ailleurs cette profondeur et cette épaisseur dramatique trouvent dans la direction de Chichon un soutien idéal, lequel aime visiblement à colorer la soie tragique de la partition, aux maintes beautés mélodiques. Le roi Alphonse XI trouve en **Mariusz Kwiecien**, une belle autorité virile. Mais il ne peut rivaliser avec l'intériorité elle aussi bénéfique que trouve **Matthew Polenzani** dans le personnage moins carton pâte qu'il n'y paraît de Fernand. L'être solitaire, incompris, à la fois nostalgique et frustré de Leonor surgit indiscutablement ici, avec une évidence de premier plan. La vraie vedette de la soirée munichoise reste le mezzo sauve et grave de l'immense **Elīna Garanča**. Convaincante incarnation.

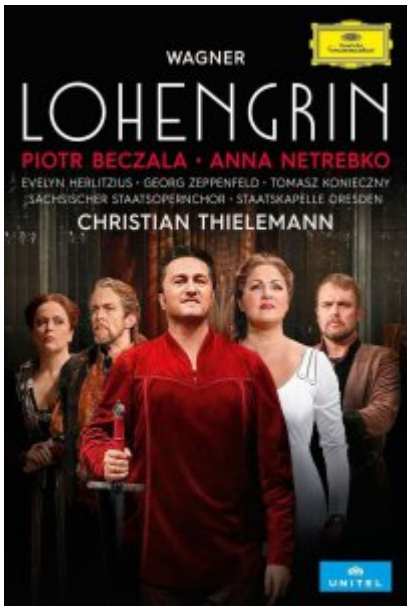
_

_____

Compte rendu, dvd. DONIZETTI : La Favorite. Elina Garanca, K M Chichon (2 dvd Deutsche Grammophon). Gaetano Donizetti (1797-1848) : La Favorite, opéra en quatre actes / livret d'Alphonse Royer, Gustave Vaëz et Eugène Scribe. Mise en scène : Amélie Niermeyer. Elīna Garanča (Léonor de Guzman) ; Matthew Polenzani (Fernand) ; Mariusz Kwiecien (Alphonse XI) ; Mika Kares (Balthazar) ; Josha Owen Mills (Don Gaspard) ; Elsa Benoit (Inès). Chœur et orchestre national de Bavière ; direction : Karel Mark Chichon.

DVD, compte rendu critique.

WAGNER : LOHENGRIN (Netrebko, Beczala, Thielemann, Dresde 2016, 2 dvd Deutsche Grammophon)



DVD, compte rendu critique. WAGNER : LOHENGRIN (Netrebko, Beczala, Thielemann, Dresde 2016, 2 dvd Deutsche Grammophon). Quand ANNA NETREBKO chante Elsa dans Lohengrin de Wagner, c'est toute la planète opéra qui retient son souffle, curieuse de suivre les prises de rôles de la chanteuse. Après ses Verdi qu'on a déclarés dangereux, et qui furent enivrants (Leonora du Trouvère puis Lady Macbeth, de Salzbourg au Metropolitan de New York), la voici en mai 2016 (juste avant son disque PUCCINI où elle osera incarner Liù et surtout Truandât… (cd Vérisme, CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2016) là encore enivrante), à Dresde sous la baguette de Christian Thielemann dans Elsa… Le DVD de cette production importante est publié en juillet 2017.

Pour l'anniversaire de Wagner, ce 22 mai, l'Opéra de Dresde, d'ordinaire si Straussien, retransmet ce Lohengrin sur la place de l'Opéra, en grands écrans; Les 2 prises de rôles méritaient bien ce focus médiatique et populaire : **Lohengrin et Elsa, soit Piotr Beczala et Anna Netrebko**, prêts à relever les défis de leurs personnages respectifs. Précisément, que donnent deux Verdiens avérés chez le jeune et romantique Wagner inspiré par la légende Arthurienne et Parsifalienne ?

D'emblée voilà une Elsa moins mièvre qu'à l'ordinaire, trouvant la juste balance entre passivité romantique et

autodétermination digne quoique blessée. En robe blanche, – celle d'une princesse accusée et martyr, **Anna Netrebko forge un personnage crédible et indiscutablement profond**. Ce qui prime et saisit chez la soprano austrorusse qui multiplie depuis 3 saisons les prises de rôles plutôt surprenantes, c'est l'incandescente sincérité de son chant, porté par un timbre sensuel et tendre, aux aigus charnels et ronds, toujours aussi percutants et irrésistibles. Ce, malgré une ligne parfois en déséquilibre, une intonation pas toujours égale, et un souffle incertain… autant de limites qui avaient atténué ses Quatre derniers lieder de Strauss sous la direction de Barenboim. Mais l'allemand de son Wagner a progressé. Conférant au personnage d'Elsa, une intériorité poétique plus évidente. D'autant que la soprano ne manque pas d'intensité et d'ardeur radicale (comme une Mirella Freni), son angélisme pouvant rugir aussi… aussi fort et intensément que la manipulatrice qui finalement la soumet peu à peu, Ortrud (Evelyn Herlitzius).
Piotr Beczala a le timbre ardent lui aussi et tendre de l'élu descendu sur terre, mais la voix peine à couvrir les ensembles et le style se durcit, avec aigus claironnants pas réellement nuancés, en particulier dans son grand air de révélation : cf le récit du Graal / In fernem Land, dans lequel le fils de Parsifal dévoile son identité quasi divine et prétendument salvatrice…).

Le Talramund de Thomasz Konieczny autre prise de rôle, manque parfois de nuances là aussi comme de profondeur, mais sa performance demeure noire, assurée, efficace. Roi diseur qui doit à son expérience du rôle, une belle assurance, **Georg Zeppenfeld** (Heinrich / Henri l'Oiseleur) incarne un souverain soucieux d'ordre comme de vérité et de justice. Vociférante, hallucinée, parfois manquant de précision dans le contrôle de l'émission, **l'Ortrud d'Evelyn Herlitzius s'impose elle aussi aux côtés de Netrebko**, campant une sorcière jalouse, frustrée, haineuse qui contraste magnifiquement avec l'angélisme de façade de la belle Elsa.



En piste de puis 1983, la mise en scène de Christine Mielitz arborre ses évidentes faiblesses et absences (de vision comme de réelle cohérence). Foule chaotique et confuse, costumes carnavalesques… tout cela manque singulièrement de profondeur et de synthèse (n'est pas Romeo Castellucci qui veut) et l'on a vu combien ces lectures narratives qui imposent un Moyen Âge de carton pâte à la Disney pouvaient affaiblir le message esthétique, artistique, philosophique de Wagner à l'opéra. Divertissement ou réflexion… la metteure en scène a visiblement choisi son camp. **Dans la fosse, l'Orchestre de Dresde suit les intentions du chef Thielemann**, fidèle à lui-même : entre hédonisme instrumental et dramatisme parfois échevelé qui mériterait davantage de profondeur et de suggestivité. Pour autant Wagner gagne-t-il dans cette posture rien que spectaculaire et historique, au clinquant médiévaliste ? Il y a quand même une certaine intériorité chez les deux protagonistes, aux idéaux, ni symétriques ni complémentaires. car Wagner nous montre combien par tempérament comme par esprit, Lohengrin et Elsa n'avaient RIEN en commun. Est ce si visible dans cette production ?

_____

DVD, compte rendu critique. WAGNER : LOHENGRIN (Netrebko, Beczala, Thielemann, Dresde 2016, 2 dvd Deutsche Grammophon).

Lohengrin : Piotr Beczala
Elsa von Brabant : Anna Netrebko
Heinrich der Vogler : Georg Zeppenfeld
Friedrich von Telramund: Tomasz Konieczny
Ortrud : Evelyn Herlitzius

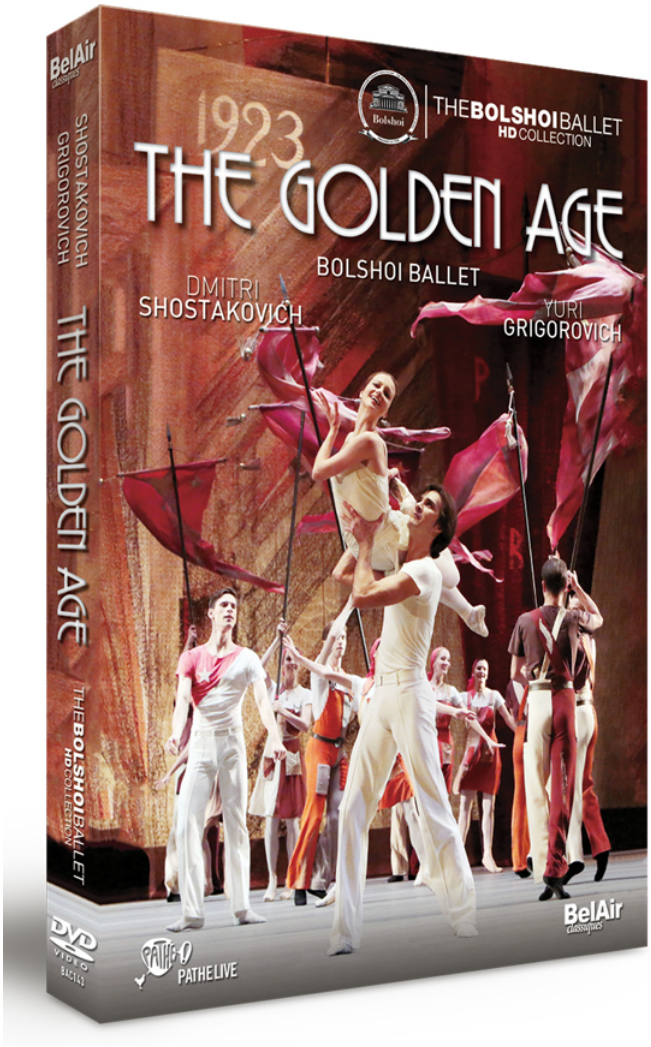
Chœurs de l'Opéra d'Etat de Saxe
Staatskapelle de Dresde

Direction musicale : Christian Thielemann
Mise en scène : Christine Mielitz

Dresde, Semperoper, enregistré en mai 2016
2 DVD Deutsche Grammophon – 3h25mn – 00440 073 5319

DVD, compte rendu critique. Youri Grigorovitch : L'Âge d'or de – Ballet du Bolchoï (1 dvd BelAir classiques).

DVD, compte rendu critique. Youri Grigorovitch : L'Âge d'or de – Ballet du Bolchoï (1 dvd BelAir classiques). Quand le Bolchoï replonge dans sa fabuleuse histoire chorégraphique, il profite ici des 90 ans du maître de ballet, Yuri Grigorovich, son ancien directeur (30 années d'un pilotage quasi tyrannique à l'époque du régime soviétique), pour reproduire l'un de ses ballets à la fois techniquement abouti et politiquement correct : L'âge d'or (1982), véritable manifeste apparemment nostalgique d'une certaine grandeur communiste propre à l'ère stalinienne. Le sujet exploite le souffle qui naît des tableaux collectifs (que Grigorovich a toujours parfaitement organisés et réglés – cette maîtrise a fait le triomphe de son ballet Spartacus et surtout Ivan le terrible).



Les décors qui citent les Années Folles, avec citations jazzy mêlées au constructivisme russe produisent un choc esthétique qui renforce l'impact de la recréation. D'autant que dans cette manière de Music-Hall et de cabaret occidental, russifié (avec lettres cyrilliques), la danse reprend ses droits ; un art théâtral à proprement parler car **Youri Grigorovich** défend un style chorégraphique

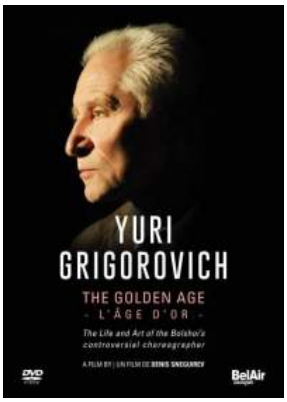
dramatiquement très soigné, où le corps exprime tout. Ainsi, ce n'est pas tant l'apparente ballerine, très fluide et sobre, Nina Kaptsova dans le rôle de la femme convoitée par deux hommes (Rita) que la complice du chef de Gang Yashka, Lyuska qui captive de bout en bout : la jeune danseuse de Bolshoï, Ekaterina Krysanova, jaillit et brille par sa grâce athlétique et sa gestuelle mesurée et précise. Le jeune amoureux transi (de Rita) Boris (jeune pêcheur) ne trouve pas l'effusion tendre et sincère pourtant inscrit dans ses solos et pas de deux avec son aimée : Ruslan Skvortsov se cherche tout le ballet durant.

Mikhail LOBUKHIN, la classe superlative



Le danseur étoile ici demeure le ci-dessus nommé chef maffieux, Yashka : **Mikhail Lobukhin** dont la maîtrise et la grâce expressive restent simples, naturels, d'une évidente sincérité qui écarte tout maniérisme flatteur. En lui s'incarne l'idéal masculin selon Grigorovitch, une danse virile, souple et élégante qui sait suggérer sans surloyer. Le Corps de Ballet sublime la vitalité et la poésie habitée des ensembles que le chorégraphe savait transcender, véritable image d'une nation réunie, soudée, harmonieuse. On y croirait.

Pourtant Staline rejeta ce ballet trop occidentalisé, pas assez bolchévique.

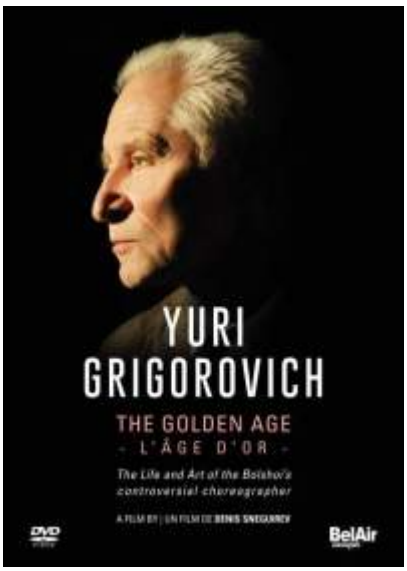


La musique de Chostakovitch (jugée décadente et brouillonne à l'époque de la création), comme à son habitude, sait exprimer l'ambivalence du tableau en apparence conforme : la trépidation rythmique vire souvent à la mécanique millimétrée comme pour mieux dénoncer allusivement la déshumanisation de l'homme par un art au pas. Le dvd a le mérite de mesurer toutes les significations d'un ballet plus riche qu'il n'y paraît, postérieur aux grands succès de Grigorovich : Légende d'amour, Spartacus, Ivan… Superbe recréation. Lecture à compléter avec le **DVD documentaire biographique dédié à Yuri Grigorovich, édité chez le même label.**

_____

DVD, compte rendu critique. Yuri Grigorovich : L'âge d'or (1982). Recréation, octobre 2016, Moscou, Bolshoï. Avec Nina Kaptsova (Rita), Ruslan Skvortsov (Boris), Mikhail Lobukhin (Yashka) et Ekaterina Krysanova (Lyushka) 1 dvd BelAir classiques BAC 143 – CLIC de CLASSIQUENEWS.

DVD, compte rendu critique. YURI GRIGOROVICH, The Golden Age / L'Âge d'or (1 dvd Bel Air classiques, 2017)



DVD, compte rendu critique. YURI GRIGOROVICH, The Golden Age / L'Âge d'or (1 dvd Bel Air classiques BAC137, 1h27mn). Début sans fard, filmé comme une autoconfession, un monologue brut destiné à écarter toute manipulation et toute équivoque : **face caméra, Youri Grigorovitch en prélude au docu** s'étonne qu'on l'ait surtout décrié comme érotomane provocateur. Lui n' a été qu'un créateur sensible aux évolutions de son temps. De fait, dans un pays autocratique qui passe de Staline à Kroutchev, du communisme autoritaire à la détente et l'ouverture (Perestroika), l'art du chorégraphe a pu paraître trop libre voire scandaleux : comment a t il osé (dans son ballet *Légende d'amour* de 1960) faire danser la danseuse au dessus des épaules de son partenaire, jambes totalement écartées ? L'idéal de l'art chorégraphique ainsi défendu ne se limite à aucun cadre s'il s'agit de renforcer l'esthétisme visuel comme l'intensité dramatique de l'action chorégraphique. Grigorovitch possède les deux volets, il en maîtrise toutes les facettes car pour lui **la danse, c'est un théâtre musical.**

Le film – docu portrait du chorégraphe russe rétablit en réalité l'apport et la figure artistique comme humaine du maître de Ballet, qui fait ses débuts à Leningrad / Saint-

Pétersbourg (avec *La Fleur de Pierre* en 1956), puis devient pendant 30 ans, directeur du Bolchoï à Moscou. Avec *Spartacus* puis *Ivan le Terrible* enfin *L'âge d'or* (musique de Chostakovitch), le chorégraphe perfectionne le style russe de la danse officielle : élégante, racée, expressive par les solos ciselés, puissante dans ses tableaux collectifs millimétrés. Au final, on reproche à celui qui éblouit le monde par sa capacité de conteur magicien, d'avoir profiter du système ; de fait, créateur reconnu de l'URSS soviétique, le style Grigorovitch incarne un âge d'or de la danse russe et s'exporte partout dans le monde, aux USA, en Europe où les danseurs du Bolchoï représentent et diffusent la culture russe soviétique ainsi magnifiée. A la demande de Rolf Liebermann, l'Opéra de Paris invite Grigorovitch à monter avec le Ballet parisien son *Ivan le terrible* (1975) ; là encore comme dans *Spartacus*, Grigorovitch offre un superbe rôle masculin, à la fois athlétique et dramatique de première importance.

L'âge d'or du Bolshoï sovétique

Spartacus, Ivan dessinent dans l'ombre de la version très sombre de son *Lac des cygnes*, une critique très fine et indirecte du pouvoir, comme de la machine politique : Spartacus même s'il est condamné à mourir, reste grand et admirable car c'est un résistant et un rebelle contre la machine d'état (Rome incarne ici le régime soviétique) ; de même, Ivan représente le pouvoir qui rend fou, halluciné, hagard, destructeur ; même *L'Âge d'or,* qui en apparence célèbre l'idéal bolchévique propre aux années 1920 – alors plein d'espérance et d'énergie populaire, se fait chorégraphie mécanique, hypervirtuose certes, mais caricaturale (déshumanisée); en tant qu'artiste et créateur, l'art du chorégraphe s'impose à nous, et se révèle passionnant dans les revendications qu'il sait développer, par ce regard acéré, moradnt sur la nature humaine et le sens de l'Histoire, aux côtés de la très haute technicité qu'il exige de ses danseurs.
Avec la chute du Mur de Berlin en novembre 1989, puis

l'éclatement de l'URSS (1991), une certaine ère artistique s'interrompt avec la fin d'un monde. Grigorovitch étiqueté passéiste, en paie très cher le passage : il est débarqué du Bolchoï en 1995.



Même critiqué (parce que trop poétique et esthétiquement efficace ?), son style a profondément marqué toute une génération de danseurs et de chorégraphes. Le documentaire illustré par de nombreuses courts entretiens récents avec l'intéressé, avec ses propres danseurs qui témoignent de la discipline voire de l'autorité absolue que le Maître de ballet au Bolshoi faisait régner alors, nuancent sérieusement la figure de l'autocrate soit disant politiquement équivoque ; rien de tel in fine : Youri Grigorovich a servi l'art chorégraphique avec une intransigeance qui l'a parfois rendu despotique, mais l'héritage est là : les années où le Ballet du Bolshoï tournait dans le monde entier, incarnation de la perfection soviétique, lui sont directement redevables. Esthétiquement, il a fait évoluer considérablement le langage chorégraphique, passant du ballet dramatique de propagande, des tableaux collectifs souvent grossiers et caricaturaux, au théâtre musical dansé qui cultive la forte caractérisation expressive et corporelle dont Spartacus et Ivan sont les emblèmes les plus fascinants. Voilà donc pour ses 85 ans, un portrait complet et très convaincant qui éclaire l'artiste, l'esthète, le génie du ballet propre aux années 1960, 1970 et 1980 en URSS. Passionnant. CLIC de CLASSIQUENEWS de l'été 2017.

_____

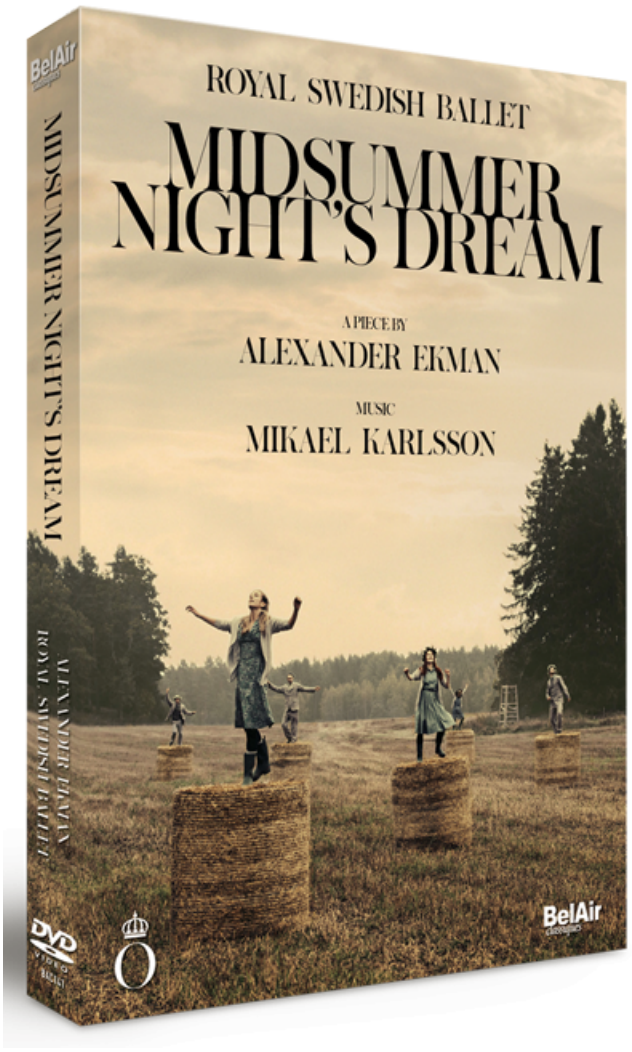
DVD, compte rendu critique. YURI GRIGOROVICH, The Golden Age / L'Âge d'or / film de Denis Sneguirev (1 dvd Bel Air classiques BAC137, 1h27mn). CLIC de CLASSIQUENEWS de l'été 2017.

LIRE aussi notre présentation annonce du DVD Yuri Grigorovich / The Golden Age (Bel Air classiques)

http://www.classiquenews.com/dvd-annonce-youri-grigorovich-lage-dor-the-golden-age-1-dvd-belair-classiques/

_

DVD, compte rendu critique. Midsummer night dream, Alexander Ekman (1 dvd BelAir classiques, 2016)



DVD, compte rendu critique. Midsummer night dream, Alexander Ekman (1 dvd BelAir classiques, 2016). Le Midsummer / *Midsommar* en suédois, fêté entre le 20 et le 25 juin, chaque année, le jour de la Saint-Jean marque le solstice de l'été, un passage primordial dans le déroulement d'une année et pour le chorégraphe suédois **Alexander Ekamn**, c'est essentiellement une célébration collective et païenne qui favorise aussi l'émergence du rêve (dream). Les femmes couronnées de fleurs, les verres que l'on élève à l'assemblée pour

trinquer, le mât autour duquel
on danse et se réjouit d'être ensemble… composent ici les jalons d'un rituel profane qui tout en célébrant la nature éternelle et cyclique, célèbre aussi tous ceux qui sont inspirés par ce spectacle permanent, fragile, miraculeux.
L'idée a germé dans l'esprit du chorégraphe depuis 2014 : écrire un ballet autour de la fête, de la communion et de la magie du Midsommar.
Dès les premières images du début, dans ce tableau collectif des moissonneurs, où tout le corps de ballet royal suédois projette des gerbes de blé en cadences, créant des arabesques végétales en une matière évanescente, suspendue dans l'air, – tel un feu d'artifice végéal-, est d'une beauté à couper le souffle. Une chanteuse entonne des airs populaires (musique originale de **Mikael Karlsson**) d'une voix murmurée, suggestive, soulignant davantage le désir d'onirisme d'une chorégraphie qui célèbre aussi le corps humain, le corps social, la tribu joyeuse fêtant en un rapport harmonique avec la divine et miraculeuse nature, le miracle de l'été.

REVE COLLECTIF de L'ÉTÉ… Pour mieux inscrire le spectacle dans le rêve, le chorégraphe fait débuter le ballet par une scène où le danseur principal se lève de son lit, réveillé par une amie : les deux rejoignent le corps dansant qui s'organise ensuite ; les deux reviennent encore après que tout le cycle se soit déroulé et accompli sur la scène. Le miracle de la nature, l'ivresse de l'été ne se peuvent goûter que par le truchement du songe. Le rêve d'Alexander Ekman est généreux, accessible, souvent très poétique. L'éditeur Bel Air classiques a bien raison de fixer cette création par le Royal Swedish Opera et son corps de ballet, à Stockholm en septembre 2016. La réalisation de Tommy Pascal (réalisateur) est parfaite, osant plans rapprochés et tableaux collectifs parfaitement respectueux de l'éclectisme poétique du ballet. Belle réussite, et transfert au dvd, visuellement naturel et… magique.

_____

DVD, compte rendu critique. Midsummer night dream, Alexander Ekman (1 dvd BelAir classiques BAC 141, septembre 2016) – durée : 1h37 + bonus : 17 mn –